

Jaspers Karl, *De l'Université*,

Lyon, réédition Parangon, collection situations critiques, 2008,
Traduit de l'allemand par Ingeburg Lachaussée,
Préface de Jan Spurk.

Titre original « *L'Idée d'Université* », 1946.

Note de lecture de Georges Bertin pour la revue « Esprit Critique ¹».

«Faire de la philosophie, c'est être en route; les questions en philosophie sont plus essentielles que les réponses.» Karl Jaspers (Introduction à la philosophie).

Karl Jaspers(1883-1969), psychiatre et philosophe allemand, professeur à l'Université d'Heidelberg, est connu pour avoir été l'un des principaux philosophes de l'existentialisme allemand. Il fut chassé de sa chaire et interdit de publier par les nazis puis réintégré à la Libération. Il fut le professeur de Hannah Arendt et l'on conserve leur « *Correspondance* » ((Payot, 1995, 1043 p.) Son principal ouvrage est *Philosophie*, (1932, éd. française, Springer/Verlag, 1986) où il analyse le lien, pour lui essentiel, qui unit science, existence, raison et monde.

ooo

On ne peut que saluer, en ces périodes où le rôle et le statut de l'Université sont mis en question, la republication de ce texte dans une édition agréable et très lisible. Plus profondément, cet ouvrage trouve, du coup, une actualité étonnante sur une idée que l'auteur nommait lui-même évolutive (paradoxalement, dans une lettre à Hananh Arendt le 9 juin 1946, lui-même le trouvait « presque démodé »). Il s'inscrivait, à l'époque de sa composition, dans une perspective de renouvellement après le grand effondrement de la seconde guerre mondiale.

L'introduction assigne d'emblée à l'université une finalité qui doit être partagée par toute la communauté des chercheurs et des étudiants : la recherche de la Vérité par la culture de l'indépendance à l'égard des désirs et des ordres d'où qu'ils viennent et ce « sans condition aucune » pour ainsi retrouver une conscience critique vis-à-vis de l'Etat et de la Société. Son but en découle, qui ne sera atteint que quand l'esprit s'élèvera : réaliser un « vouloir/savoir originel qui est un et vise le tout » (p.18).

L'ouvrage est divisé en trois parties :

- La vie de l'Esprit,
- Les tâches de l'Université,
- Les présupposés de l'existence de l'Université.

¹ **Esprit Critique**, revue internationale de Sciences sociales en ligne : <http://www.espritlecritique.fr>

I. LA VIE DE L'ESPRIT : elle se développe par la connaissance méthodique, sur des contenus absolument certains et universellement valables, car la science, voie indispensable conduisant à la pensée, naît de l'approfondissement du processus de connaissance. C'est une recherche qui d'incidente devient méthodique, qui est « lutte avec l'objet dissous pour donner à voir ce qui est derrière lui » (p.25). Car la science nouvelle est universelle non parce qu'elle aurait un savoir systématique du tout mais du fait de son ouverture à toutes les possibilités de choses insoupçonnées. Ce faisant, elle libère un autre sens de la pensée éclairé par les concepts. Elle a pour autant des limites, celles du particulier et doit se référer à des conditions préalables : règles de la logique, choix de l'objet (lequel ne peut être guidé que par des idées et non par des considérations personnelles, partisans ou utilitaires), recherche de sens.

Suit alors une réflexion sur l'utilité et la finalité en soi de la science et Jaspers distingue l'esprit de recherche en soi et l'esprit de découverte purement utilitaire.

Interrogeant, au cœur de la démarche scientifique, la trinité Esprit/Existence/Raison, le philosophe éclaire ces concepts.

- L'Esprit est puissance de la vision, imagination sans laquelle aucune science n'est créatrice,
- L'Existence soutient la vie de l'Esprit, par la conscience de soi-même qui donne de la force aux idées,
- La Raison, par la logique, organise la pensée, met les choses en rapport, met en valeur les contradictions, et ne laisse pas à l'état d'isolement telle chose ou telle pensée.

Pour autant, Jaspers ne néglige pas la Culture d'une époque et la question de la formation, mettant son idéal de scientificité en relation avec la culture de l'époque qui le produit, avec les modes d'être en société. D'où la nécessité de tenir compte de la spécificité des sciences des réalités naturelles et sociales par l'observation, l'expérimentation, alors que les sciences de l'esprit visent à la compréhension. Si, pour lui, les sciences de la nature s'opposent à une spiritualisation de la réalité par leurs savoirs, les sciences de l'esprit, elles, s'opposent à la matérialisation et à la biologisation.

L'essentiel tient à la compréhension des étapes de la connaissance et non à l'acceptation des résultats car, là où le savoir se mue en dogme de la conception du monde, la valeur formatrice diminue. Si « le dogmatisme était inévitable comme facteur de formation, un vrai monde mythique, plein de miracles et de magie serait préférable à tout autre monde » (p.54), écrit-il.

II. LES TACHES DE L'UNIVERSITE : face à ces impératifs, Jaspers va décliner les tâches de l'Université, soit : Recherche, Enseignement, Education/Formation dont il déclare d'emblée « qu'il est impossible d'isoler une seule finalité sans anéantir la substance spirituelle de l'Université », car les trois « sont des moments d'un tout vivant. Leur isolement entraînerait la mort de toute spiritualité » (p.55).

De ce fait la recherche est indispensable car l'acte de connaître a besoin de contenus, d'où l'enseignant a besoin de sa recherche pour que l'étudiant aie l'idée de la totalité de la science, « car toute personne qui exerce une profession intellectuelle, dans sa façon de penser et d'aborder les

choses, est un chercheur, mais un chercheur qui reste dans le mouvement de la Connaissance et qui, par ses idées, vise le tout » (p 66).

L'Education en sera ainsi développée en évitant deux écueils, sauf à se trahir elle-même :

Premier écueil, la voie scolastique : la transmission s'y limite à la seule livraison de savoirs que d'aucuns seraient sensés posséder, créant un système inerte et non vivant coupant de fait toute voie à la réalisation personnelle, les contenus s'y résument à des formules toutes faites, à la récitation. Là, les étudiants se soumettent à un tout leur offrant une sécurité affective et leur évitant de se poser des questions sans remettre en cause leur personnalité. Le savoir y est définitivement arrêté à une conception du monde ordonné.

Deuxième écueil, la soumission à l'autorité d'un maître : l'autorité due à la personnalité de celui-ci – qui en rajoute en introduisant de la distance- exerce un pouvoir que d'aucuns trouvent merveilleux. En découle le besoin de se soumettre, de ne pas prendre de responsabilités, la facilité de suivre les autres, le renforcement de la conscience de soi n'y existe que dans le mécanisme d'appartenance, d'allégeance, quand on ne s'autorise plus à « devenir soi-même son propre auteur » (Ardoino).

La véritable éducation est socratique: au contraire de ces postures, la méthode universitaire est nécessairement socratique car il n'est pas de doctrine solide, seulement le questionnement sans fin et le non savoir dans l'absolu. La responsabilité personnelle y est poussée à l'extrême, et l'étudiant doit accoucher des forces qu'il a en lui-même et qu'il met librement en partage. Les potentialités qu'il a en lui sont éveillées mais on ne les lui impose pas de l'extérieur. Dans ce cadre le professeur doit savoir résister à la tentative de séduction d'étudiants qui voudraient faire de lui une autorité et un maître à penser. Il ne peut exister entre eux aucune servitude volontaire, car l'éducation doit promouvoir « l'humanitas », c'est-à-dire « la prise en compte des raisons, la compréhension, la capacité de se mettre à la place de l'autre, l'honnêteté, la discipline et la continuité dans le vie » (p 71). L'Université n'est pas une église, ni une congrégation, elle n'est pas un mystère. Son principe : « offrir tous les outils et toutes les possibilités dans le domaine intellectuel, conduire jusqu'aux limites, dans tous les décisions liées à l'action, renvoyer l'esprit à lui-même et à sa propre responsabilité »(p.72).

Et de décrire les impératifs de la communication intellectuelle qui se vivent dans la communauté universitaire et doivent favoriser la rencontre des étudiants avec la connaissance scientifique :

- discussions et mises en question dans le débat rationnel,
- communication intellectuelle fondée sur la clarté, sachant que tout résultat n'est qu'un palier,
- discussion sans limites dans l'écoute des autres.

C'est pour Jaspers cette conception qui devrait présider au choix des enseignants à l'Université.

L'Université est certes, aussi, une institution, mais lorsqu'elle tend à devenir une fin en soi, elle a tendance à se dégrader d'où l'importance d'un « contrôle » qui doit porter sur les finalités, à savoir sa réalisation de l'Idée plutôt que sur son organisation. Suit une analyse rigoureuse et implacable des principes bureaucratiques régissant la vie universitaire et dont l'effet est un nivellement par le bas car « les Universités sont de grands jardins où l'on n'aime pas la végétation exubérante » (p.97) et s'il faut la juger, ce serait sur sa capacité à attirer les meilleurs. Hélas « on fabrique souvent des institutions qui violentent et tournent à vide » (p.100).

Ouverture aux pratiques.

Un des palliatifs à ces maux est pour lui l'ouverture aux pratiques car toutes les sciences sont nées dans la pratique et l'Université doit avoir la capacité d'intégrer les expériences des métiers dans l'englobant du savoir dans son ensemble en libérant la Connaissance. Nous trouvons là le type même de réflexion qui inspirait, en France, en 1794, la création du Conservatoire National des Arts et Métiers.

Et Jaspers n'hésite pas à questionner le découpage des sciences, pour lui toujours « schéma provisoire de l'idée », et à envisager la mise en relation des Sciences entre elles, car elles ne sauraient « être juxtaposées comme les meubles d'un bureau » (p.106).

En effet, « le savoir n'est plus désormais un moment de la formation grâce à une conception du monde pré établie, ou à une ontologie, mais il s'inscrit dans l'ouverture du pouvoir/savoir qui peut prendre toutes sortes de directions possibles »(p.103).

Il voit, de fait, l'extension de l'Université comme un processus sans fin car toute activité humaine est une activité savante et partout où un savoir est requis il est du devoir de l'Université de le déployer au maximum, car « l'idée d'Université requiert l'ouverture d'esprit » (p. 110).

S'interrogeant sur la grande dispersion des savoirs qu'il constate, il se demande si celle-ci n'est pas en rapport avec le vide de notre vie moderne : « pour revenir de l'abîme de la spécialisation, de la désorientation dans le Tout, de la dispersion déconcertante, faudrait-il passer par une nouvelle réalisation de l'Unité ? » (p. 113). Et de dénoncer, à l'encontre de l'idée d'humanisation, l'autonomisation de la Technique qui procède à l'exploitation et à l'usage unifié et programmé du globe (!) « entraînant la transformation catastrophique de toutes les situations et du cours de l'histoire du monde, faisant osciller les hommes entre l'enthousiasme et le désarroi, entre le savoir faire merveilleux et l'échec le plus banal » (p.115). On conviendra que l'on n'a guère avancé sur ce point depuis.

III. Les présupposés de l'existence de l'Université.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux réalités de la vie universitaire, dans lesquelles il voit à la fois conditions et limitations de l'idée d'Université :

Les êtres humains qui la constituent doivent coopérer ensemble à la production du monde par la savoir au service de la vérité. L'homme doit ainsi s'y trouver lui-même, il ne doit jamais n'être qu'un moyen, mais en tant qu'individu une fin en soi. Les acteurs de l'Université doivent donc être capables de mettre en commun les différences, les talents, les caractères, leur intelligence, la créativité dans une éthique partagée. Et l'auteur de s'interroger sur l'être/homme et ses rapports à la transcendance, pour lui, marqueurs de son identité d'homme.

D'où, l'éducation a deux sens pour l'homme qui n'est pas de façon univoque ce qu'il est, car elle a pour but de faire advenir ses possibilités, celles qui sommeillent en lui « car un homme, une femme, ne peuvent savoir qui ils sont et ce dont ils sont capables, ils doivent essayer » (p.129). Et de s'interroger ensuite sur les talents et leur répartition, les caractéristiques de la masse, leur limitation...occasion de mettre également en cause la sélection, en prônant une qui viserait les qualités les plus enfouies car les plus sûres et les plus justes. Il faut donc « développer des techniques d'interrogation inscrites dans un échange continu d'expériences et de points de vue » (p.143). D'où, les examens doivent aussi peu nombreux que possible, les multiplier en entraîne un usage irresponsable car « ils tournent à vide et n'ont pour effet que de faire baisser le niveau intellectuel » (p.144).

Dans cet esprit la relation Etat/Université doit être redéfinie et l'Etat doit la protéger contre l'influence de son propre pouvoir (et Jaspers qui venait de vivre l'expérience totalitaire savait de quoi il parlait), car l'Université est un « espace hors du monde de l'action mais pénétré par les réalités de ce monde qui se muent pour lui en objet de recherche » (p.146).

Certes, l'Université doit tenir compte des transformations de l'Etat et de la Société, mais l'Université « se perd en voulant satisfaire les exigences externes qui lui sont adressées»(p. 148). Et la tension entre l'Etat et l'Université ne peut se résoudre, pour Jaspers, que par l'autogestion de l'Université, la liberté des professeurs dans leur travail essentiel ;

Il termine, dans une perspective très socratique, en réaffirmant le principe de l'Aristocratie de l'Esprit fondée sur la liberté d'enseigner. C'est à ces principes fondateurs que les bases économiques de l'Université devraient être accordées si l'on veut que l'Université offre un espace à la recherche et à la transmission des savoirs, un « espace où, à chaque instant, dans le bonheur et dans la détresse, nos efforts les plus sincères puissent faire leurs preuves ».